

plupart des hommes éminents qui, de Genève, sont venus rallumer le flambeau de l'Évangile dans un si grand nombre de nos Eglises. Sa piété était de la même trempe que la leur ; comme eux, il n'a jamais voulu savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Si, dans les régions célestes, les rachetés aiment à se grouper suivant les affinités qui régnaient entre eux ici-bas, c'est auprès des Neff, des Porchat, des Jacquet, des Vernier, que l'âme de Rolland s'est envolée.

Ses travaux sont finis, sa foi s'est changée en vue, il a retrouvé dans le ciel un grand nombre de ses enfants spirituels qui l'y avaient précédé. La Société des missions, au milieu de son deuil, doit savoir se réjouir et rendre grâces d'avoir eu, pendant plus de quarante ans, un tel ouvrier dans le monde païen. Il nous reste encore un devoir à remplir envers lui : c'est de soutenir par nos prières et d'entourer de nos soins la compagne dévouée qui a partagé tous ses travaux et qu'il a laissée dans la désolation. N'oublions pas non plus les enfants qui le pleurent.



LETTRE DE M. ELLENBERGER, MISSIONNAIRE A MASSITISSI.

Deuils de l'Eglise. — Tournées de prédication dans les montagnes. — Etat de l'œuvre à Béthesda.

25 octobre 1872.

« Je regretterais vivement que vous et les lecteurs du *Journal des Missions* pussiez croire que c'est par manque de respect pour le Comité, et d'affection pour les Eglises, que je néglige le devoir de les entretenir de l'œuvre que nous poursuivons jusque dans les coins les plus reculés de nos montagnes. Nos occupations sont si nombreuses que nous ne trouvons pas même un moment pour lire les bons livres

que nous nous procurons, avec l'espoir toujours renaissant, mais toujours déçu, de pouvoir y chercher quelque délassement pour notre esprit.

« Ma santé, grâce à Dieu, est bonne maintenant, et je puis faire de fréquentes et longues tournées de prédication, sans éprouver une trop grande fatigue.

« L'œuvre du Seigneur continue à s'affermir, tant à Massitissi que dans ses annexes. Oh ! qu'il est doux de voir partout la puissance de l'Évangile agir dans des cœurs que le péché avait endurcis ; d'accueillir au pied de la croix des pécheurs éplorés et repentants, demandant à être instruits dans les vérités chrétiennes d'une manière assidue et plus appropriée au nouvel état de leurs âmes !

« Mais, depuis quelques mois, ce n'est pas seulement le souffle doux et subtil de la grâce qui a enflé les voiles de notre barque, le vent de l'épreuve l'a aussi rudement secouée. Dix-sept de nos frères ont été emportés par la fièvre typhoïde. Tous les gens de la station : hommes, femmes et enfants ont été atteints de cette terrible maladie. Dès la première apparition du fléau, les colonnes de notre Eglise, nos trois anciens, Samson, Manoah et Nicanor, nous ont été enlevés.

« Le premier était un homme d'ordre, travailleur, ami du pauvre, ayant un grand amour pour la justice et une haine non moins grande pour le mal.

« Manoah était un homme d'une intelligence remarquable, ferme dans sa foi et dans ses principes, doux, plein de confiance en Dieu, sans cesse occupé à étudier les saintes Ecritures, à écrire ou à copier des méditations. Quoique d'un tempérament porté à l'indolence, il était toujours le premier, avec Samson, dans les travaux qui se faisaient pour la gloire de Dieu. C'était un conseiller sûr et aimé de tout le monde. Il était pour nous un frère, un fidèle compagnon d'œuvre. Aussi, le tenions-nous en grande estime et le recevions-nous fréquemment et avec

plaisir à notre table. Il avait toujours soif d'entretiens sur des sujets religieux d'un ordre élevé, et d'explications détaillées sur des passages difficiles des Ecritures. Mais il ne faisait jamais parade de ses connaissances, car son humilité était grande ; il se montrait, dans ses prédications et sa conversation, simple, affectueux, persuasif. — Il est mort le 2 mai dernier, à Bérée, où il m'avait accompagné lors des séances de la Conférence. Les chrétiens de cet endroit étaient fort attachés à lui. Durant sa courte maladie, quatre d'entre eux n'ont cessé de le soigner jour et nuit, priant, chantant des cantiques pour le soutenir, ou recueillant avec bonheur les réflexions qu'il faisait sur la parole de Dieu après qu'on la lui avait lue. Le dernier dimanche qu'il passa dans ce monde, le croyant assoupi, ils s'entretenaient de cette parole de Jésus-Christ : « Je te
 « célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que
 « tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de
 « ce que tu les as révélées aux petits enfants... » Manoh se tourna vers eux, fit un effort pour parler, et leur dit, en levant ses mains vers le ciel : « Oui, les choses que l'œil n'a
 « point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne
 « sont point montées au cœur de l'homme, les choses que
 « Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, ce sont là les
 « biens qui me sont réservés et que je posséderai bientôt. » Après une courte pause, il ajouta : « Ce ne sera que dans
 « trois jours. » A quelqu'un qui lui disait : « Mon frère,
 « à te voir, à t'entendre, on penserait que tu vas bientôt
 « nous quitter, » il répondit : « Qu'y a-t-il là d'étonnant ?
 « je suis homme, il convient que je meure. » — Un jeudi, vers le coucher du soleil, M. Duvoisin et moi, nous étions auprès de lui. Nous lui adressions quelques paroles de consolation et d'affection chrétienne, et comme je me penchais sur lui, me proposant de faire une prière, je crus que mes yeux se troublaient, mais non !... c'était un voile mystérieux qui venait de s'étendre sur les siens ; me tournant vers

mon collègue sans pouvoir encore me redresser, je lui dis : « Notre ami n'est plus ! » M. et Mme Maitin et Mme Duvoisin partagèrent notre émotion et montrèrent la plus vive sympathie pour la famille du défunt, pour mon troupeau et pour moi-même. A mon retour à Massitissi, j'eus à remplir le triste devoir d'annoncer à l'Eglise le départ de son fidèle ancien. Ce ne fut qu'un cri de douleur.

Pendant le service funèbre que nous tîmes à l'occasion de cette irréparable perte, Nicanor, tout ému, s'écria : « Seigneur, que sommes-nous devant toi et que te dirons-nous ? Il est visible, et nous le sentons tous au fond de nos cœurs, que tu veux éprouver la foi de tes enfants, en enlevant de devant eux les principaux de cette Eglise. Et bien, que ta volonté soit faite ! Veuille nous donner à tous de nous soumettre avec joie et sans murmure ! » — Le soir même, il tomba malade, et il sentit aussitôt qu'il n'en relèverait pas. Il se mit à préparer sa compagne et ses enfants, les exhortant à se tenir aux pieds de Jésus. Il ne cessait de parler du bonheur qu'il éprouvait à la pensée de voir bientôt son Sauveur. Il annonça à sa femme, qu'il aimait bien tendrement, que Dieu allégerait sa charge de veuve en enlevant après lui plusieurs de ses enfants. — En effet, après le départ de son chef, toute la famille tomba malade. La mère, la grand'mère et quelques enfants guérirent, mais nous eûmes à rendre les derniers devoirs à trois des enfants, à deux nièces de notre frère, et à une vieille femme de sa parenté qui est morte, hélas ! en païenne endurcie, tandis que tous les autres nous ont quittés avec joie dans le Seigneur.

Peu après, moururent : Rufus, brave et zélé vieillard qui annonçait souvent l'Evangile dans les environs de la station, — un de mes domestiques qui fut emporté après sept jours de souffrances et avant de s'être donné à Dieu, — une jeune et pieuse fille qui venait de se présenter à l'église en vêtements blancs, une couronne sur la tête, et

qui, trois jours après son mariage, tomba malade. Le lendemain, son époux fut pris aussi de la fièvre. Il se rétablissait lorsque sa compagne mourut, et il put, tout chancelant, suivre son convoi et pleurer sur sa tombe.

Vous pouvez juger, par ce que je viens de vous écrire, de l'occupation que nous ont donnée tant de malades à visiter et à soigner matériellement et spirituellement, tant de morts à enterrer. Le travail qu'impose ce dernier devoir n'est pas peu de chose pour un missionnaire à la tête d'une petite communauté chrétienne tout entourée de païens. Pas un mort n'a été déposé dans la terre sans que les derniers honneurs lui aient été rendus d'après mes directions, et sans que je l'aie moi-même accompagné à sa dernière demeure.

« Le Seigneur nous ayant enlevé des aides aussi précieux, des hommes qui ne cessaient d'annoncer le salut, je suis resté, en quelque sorte, seul à la brèche. Je le sens d'autant plus que mes autres évangélistes sont à quatre, huit ou douze lieues de Massitissi. Et cependant l'Eglise de cet endroit réclame des soins particuliers, et je ne puis pas négliger, d'autre part, l'évangélisation. Des membres survivants, il n'y en a qu'un seul, un fils de Samson, qui puisse réellement m'aider dans la station même, et encore n'est-ce que depuis la mort de son père, que Setha a compris qu'il ne devait plus vivre pour lui-même, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour lui.

« Par suite d'un manque suffisant d'auxiliaires, je vais, plus que jamais, au près et au loin, chevauchant par monts et par vaux. C'est ainsi, qu'à la fin du mois d'août, j'ai fait, avec deux catéchistes, une course missionnaire de huit jours dans les montagnes. C'était dans une partie du pays qui, autrefois n'était parcourue que par des bergers qui conduisaient là leurs troupeaux aux moments de grande sécheresse. Depuis la dernière guerre, les Bassoutos, se trouvant fort resserrés, demandent à ces montagnes le

pain et le lait qui leur sont nécessaires. De nombreux villages et hameaux se sont déjà formés sur des sommités rocailleuses ou dans d'étroites vallées formées par les torrents. On y cultive des champs qui ne compensent pas toujours les fatigues des pauvres laboureurs.

« Notre voyage a été un peu pénible, surtout à cause de la difficulté des chemins dans un pays aussi sauvage. Mais le Seigneur nous a bien secourus, et je n'ai pas été trop éprouvé par la fatigue. Partout nous avons été bien reçus ; nous avons eu plusieurs services et de fréquents entretiens avec les gens, petits et grands. Il y en avait qui se sentaient si heureux d'entendre parler du Sauveur qu'ils s'attachaient à nous comme jadis les Samaritains à Philippe, et qu'ils ne nous quittaient que très avant dans la nuit, lorsque vaincus par les fatigues et le sommeil, nous ne pouvions plus leur parler. Je ne doute pas que, par la bénédiction de Dieu, de bonnes et sérieuses impressions ne soient restées dans bien des cœurs et qu'elles n'y portent du fruit.

« A près de vingt-cinq lieues d'ici, sur les bords du fleuve Orange, nous avons couché dans une immense caverne qui, il n'y a encore que six à sept ans, servait de retraite à de nombreux hippopotames. Nous y dormîmes en toute sécurité, sans craindre que ces redoutables amphibiens vinssent nous en faire déguerpir. Vivement poursuivis par les chasseurs ils ont remonté le fleuve jusqu'à plus d'une journée de là.

« A Massitissi, les membres du troupeau, aidés d'un maçon, ont construit un abri qui nous sert d'église et de maison d'école. Depuis lors, nous avons pu rouvrir les classes de tous les jours ; on y compte quatre-vingts enfants. A défaut d'instituteur, une de mes anciennes élèves, nommée Hélène, dirige l'école, et cela d'une manière assez satisfaisante. La réunion de couture est suivie par vingt-huit jeunes filles. Ce n'est pas peu de chose que de préparer du travail pour tant de mains. Depuis la mort de

Manoah, c'est ma femme qui tient l'école du dimanche. Un bon nombre de grandes personnes y assistent assidûment et profitent ainsi des enseignements que reçoivent les enfants.

« Je ne doute pas que mon ami, le D^r E. Casalis, ne vous ait écrit au long sur le paisible départ de ce monde de notre bienheureux frère Gosselin. Je m'abstiendrai donc de vous entretenir de ce que vous savez déjà, mais j'ai à vous parler de l'œuvre de Béthesda.

« A l'exception de l'année pendant laquelle M. Cochet y a séjourné avant son voyage en Europe, je n'ai cessé, pendant dix ans, de m'occuper de cette station, avec la bonne et active coopération du cher défunt. L'œuvre y est beaucoup plus grande qu'elle ne l'était avant la guerre. Ce n'est pas que les païens se convertissent plus facilement en ce temps-ci qu'autrefois, mais c'est parce que des chrétiens de nos anciennes stations de Carmel, de Béerséba et de Hébron sont venus grossir le noyau de l'Eglise. Indépendamment de cela, les environs de la station se peuplent extrêmement et réclament, non-seulement les soins de catéchistes à poste fixe, mais aussi l'activité d'un missionnaire qui aille, comme son Maître, de lieu en lieu, prêchant l'Evangile.

« Quelques membres vivants de l'Eglise de Béthesda visitent, le dimanche, les villages environnants. Le catéchiste Tééle est béni dans son œuvre à Mékaling. Cette annexe a de l'avenir ; déjà un assez grand nombre de païens bien disposés se groupent autour du pieux indigène, le jour du Seigneur. Du vivant de mon vénérable collègue, une autre succursale a été fondée à l'ouest de Béthesda, à une bonne heure à cheval de cette station, au centre de plusieurs villages dont les habitants sont fort bien disposés pour l'Evangile. Plusieurs d'entre eux ont été convertis et admis au catéchuménat. Un vieux renégat a été ramené de ses égarements. Le catéchiste que nous avons placé dans cette annexe, appelée Thaba-Patsoa, est un ancien membre de

l'Eglise de Béthesda, du nom de Saulé Moiketsi. — Dans l'angle formé par le fleuve Orange et son affluent, la Makhaling, à une heure et demie de la station, vers le sud-ouest, se trouvent une douzaine de villages, où un catéchiste maître d'école pourrait faire une belle œuvre, avec le secours de Dieu. Parcourant dernièrement ce quartier, j'ai rassemblé passablement de gens sans aucune difficulté. Ils sont sous l'impression que le moment est venu d'abandonner définitivement les us et coutumes de leurs ancêtres. — L'annexe de Kubaké est en souffrance depuis le décès du pieux Massoah. A la vérité, un ancien chef de Béerséba tient près de là, chaque dimanche, des réunions pour quelques chrétiens et leurs enfants; mais le brave homme a malheureusement une trop haute idée de sa dignité pour condescendre à s'en aller annoncer l'Évangile de village en village.

« Pour revenir à Béthesda, plusieurs adultes y ont été reçus dans l'Eglise en septembre dernier; des enfants ont été baptisés, la bénédiction nuptiale a été donnée à divers couples. Le premier dimanche de décembre, cent vingt membres se sont approchés de la table du Seigneur; plusieurs autres n'ont pu se joindre à nous, pour cause de maladie ou d'absence; quelques-uns parce qu'ils étaient sous la censure ecclésiastique.

Les membres inscrits sont au nombre de cent quatre-vingts. Depuis la mort de notre frère Gosselin, je visite Béthesda plus fréquemment que je ne le faisais, pour encourager et aider de mes conseils les anciens entre les mains desquels j'ai remis le soin de l'Eglise. Se conformant à mon désir, les chrétiens de cet endroit, comme ceux de Massitissi, ont pris l'habitude de cultiver un champ dont le produit (plus de 400 francs), s'ajoutant à celui des collectes, est affecté à l'évangélisation des districts. »